

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 27 (1889)
Heft: 20

Artikel: Madeline : [suite]
Autor: Maguelonne, René de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191054>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

c'était différent. Il n'était plus seulement le cocher du ministre ; et le char de l'Etat, qu'il avait l'honneur de diriger, ne servait plus uniquement aux courses gouvernementales.

Joseph avait le sentiment de sa dignité, et jamais on ne l'avait fait descendre ainsi au rang d'automédon équivoque. Il y a de ces choses qu'on ne digère pas ! Quand on a conduit le matin son ministre au Conseil, l'après-midi en visite chez un ambassadeur, se voir obligé de mener M^{me} X... chez sa couturière, c'est dur. Se dire que les gens qui voient passer cette voiture aux armes de France, avec ce cocher, qui est en somme placé au-dessus du ministre qu'il conduit, peuvent, quelques heures après, voir dans cette même voiture, conduite par ce même cocher, une dame qui n'a pas ses entrées à la Cour, et qui n'est ni la mère, ni l'épouse, ni la fille, ni même la belle-mère du ministre : c'est terrible.

Cependant il arrive. Il arrête son équipage. Il descend de son siège et va sonner. Mais soudain, il porte vivement la main à son chapeau, et d'un mouvement brusque il enlève la cocarde. Au même instant, la porte s'ouvre et M^{me} X... paraît.

Elle a vu le geste ; elle regarde Joseph qui se trouble.

— Que signifie?... Pourquoi donc enlevez-vous votre cocarde, Joseph ?

— Je vais vous dire, madame... c'est que, la *grande écurie*, c'est pour M. le Ministre. Ici, je suis, sauf votre respect... en *petite écurie*...

— *Petite écurie* ? Insolent ! Remettez votre cocarde !

— Impossible, madame, fait Joseph ému, mais ferme. (Il avait conscience qu'il soutenait la cause de l'Etat, la dignité du Gouvernement). Je vais vous expliquer : la *grande écurie*, voyez-vous, c'est pas comme la *petite écurie*...

— Assez !...

La dame, les lèvres pincées, monte dans la voiture. Et Joseph, fier de sa résistance, se rehisse sur son siège, sans cocarde au chapeau.

Pauvre Joseph ! La dame furieuse alla faire une scène atroce chez son Excellence, et celle-ci, dès le lendemain, fit mander Joseph.

— Pourriez-vous me dire pourquoi, hier, vous avez ôté votre cocarde ?

— Mais, monsieur le Ministre... je vais vous dire... la *grande écurie*, c'est vous, et la *petite écurie*...

Le ministre prit un air excessivement grave :

— Monsieur Joseph, vous êtes un sot ! Dans un ministère comme le mien, il n'y a ni petite, ni grande

écurie. C'est la même écurie tout le temps. Dorénavant, vous me ferez le plaisir de garder toujours votre cocarde. Et pour vous donner une bonne leçon, vous resterez quinze jours à pied.

Joseph reprit sa cocarde, et M^{me} X... pour se venger, se fit trimballer tous les jours dans la voiture aux armes de France, conduite par le cocher en tenue du gouvernement.

Il n'a rien dit. Plusieurs années se sont écoulées dès lors, mais Joseph n'a jamais pu oublier une pareille humiliation. On assure qu'il est devenu boulangiste.

M A D E L I N E

II

— Alors, continua la jeune fille, devenue sérieuse, ce monsieur manifeste, à mon égard, des intentions bienveillantes... et, si j'ai bien compris, celle de m'épouser ?

— Oui, mademoiselle. Et cela le plus tôt possible ; car il est très pressé, très épris. Si vous aviez vu sur quel ton enflammé il m'a parlé de vous, hier soir ; avec quelle câlinerie il m'a prié de tâcher d'obtenir votre consentement !

— Certainement, madame Robert, cela me flatte, j'en fais l'aveu. Mais avant de faire l'ombre d'une promesse, sur un sujet si délicat, si grave, il faut réfléchir, il faut voir. La seule chose que je pourrais permettre, dès à présent, à ce monsieur, ce serait de me faire, respectueusement, un doigt de cour, ce qui me mettrait, sans doute, à même de l'apprécier. Mais l'occasion... ?

Elle est trouvée. C'est aujourd'hui dimanche. La journée promet d'être belle. Ma sœur occupe, à Nogent-sur-Marne, une jolie maisonnette entourée d'un jardin. Je m'arrangerai pour faire garder ma loge. Nous partons après-midi, vous, mon mari et moi. Nous passons la soirée là-bas ; nous y dinons. J'inviterai M. Le Veneur à venir nous y rejoindre, à dîner avec nous. Là, vous vous verrez, vous causerez, presque pendant tout un jour, et vous aurez le temps de bâtir des châteaux, non pas en Espagne, cette fois, je l'espère, mais bien au cœur de la France. Ah ! fit la bonne commère en riant, satisfaite du semblant de mot qu'elle venait de cueillir par hasard, ça y est-il ?

— Ma foi, oui. J'accepte avec plaisir votre invitation et cette rencontre.

— Bravo ! vous êtes un ange, et je vais annoncer la bonne nouvelle à ce brave garçon.

Sur ces mots, l'excellente femme sortit pour regagner sa loge, accompagnée des remerciements et des gracieusetés de Madeline.

Le lendemain matin, à la même heure, l'orpheline était assise devant une petite table, où se trouvait son nécessaire à écrire, et traçait sur un journal, auquel elle confiait sa pensée, les lignes que nous allons transcrire.

« Singulière journée que celle d'hier !

Et j'ai bien de la peine à débrouiller mes impressions, dont je n'ai pu encore me rendre compte. Il me faut cependant reconnaître que cette après-midi de dimanche, passée au bord de la Marne, me laisse au cœur un sentiment pénible. Je ne puis imputer ce mécompte au soleil, qui était radieux, ni aux fleurs, délicieusement fraîches et embaumées, ni au site superbe qui se déroulait sous mes yeux. Jamais panorama plus ravissant ne s'était offert à ma vue.

« Quel séduisant tableau que cette large rivière promenant mollement son flot limpide, sur lequel glissent des embarcations légères, coquettes, brillamment pavoisées ! quelle splendeur dans le beau coucher de soleil que j'ai pu admirer, et qui m'eût arraché un cri d'amour pour cette belle et généreuse nature si ma voix avait pu trouver de l'écho dans ceux qui m'entouraient ! Avec quel enthousiasme j'aurais chanté les strophes immortelles de nos divins poètes, si j'avais eu le clavier d'un piano sous mes doigts, ou s'il s'était rencontré auprès de moi une âme, au moins, sentant vibrer la mienne !

« Mais j'ai compris que je devais me taire...

« Ah ! les braves gens que M. et M^{me} Robert ! Avec quel entrain et quel contentement d'eux-mêmes ils débitent leurs grivoiseries, leurs historiettes drôlatiques, peu vêtues, et (pourquoi ne me l'avouerais-je pas en secret ?) leurs grossièretés répugnantes, dont ils n'ont pas conscience !

« Et monsieur Le Veneur ? ce jeune fonctionnaire, reluisant de paillettes, qui m'était présenté comme prétendant à ma main... Hélas ! hélas ! rien de plus banal, de plus plat, de plus dénué de sensibilité d'esprit, que ce malheureux garçon, qui se tord la mâchoire lorsqu'on lui montre un horizon superbe, et chez lequel, malgré mes persistantes investigations, je n'ai pu découvrir rien, rien !

« Ah ! si j'eusse aperçu en lui, — et c'était mon espoir — ce diamant brut de l'intelligence et du cœur, qu'on n'aura qu'à polir, ce caillou d'où jaillit l'étincelle sous le choc d'une main adroite ; si, dis-je, j'avais rencontré là l'élément, la matière au moyen de laquelle, en prenant son temps, une femme intelligente et artiste peut façonner un homme, quelle application, quels soins j'aurais apportés dans cette œuvre !

« Il me souvient d'un mot pittoresque, mais juste, de ma bonne grand'mère : Pour faire un bon civet de lièvre, ce qu'il faut avant tout, c'est un lièvre. Eh bien ! de lièvre, ici, il n'y en a pas l'ombre. Ce pauvre monsieur Le Veneur est tout dans ses breloques.

« Et puis, si j'envisage le seul côté matériel de la question, quelle sécurité pour l'avenir ? Les employés de l'envergure de celui-ci, en admettant encore qu'ils se conduisent bien, arrivent, au bout de trente ans, à 2,400 fr. d'appointements. C'est la misère en habit noir et en robe de soie bien râpés, pour toute l'existence. Sans compter les angoisses poignantes auxquelles il faut s'attendre, s'il survient

des enfants, qu'il sera impossible d'établir convenablement. — Chose jugée !

« Prier M^{me} Robert de faire entendre à M. Le Veneur qu'il ne doit plus songer à moi, en me donnant, s'il en est besoin, pour une tête folle, une prétentieuse qui désire, sans doute, qu'on lui serve un prince, et à laquelle, en attendant, on servira de la panade, ce qui pourra durer ; car il ne faut humilier personne. Et il est bon, je pense, en pareil cas, de mettre de son côté tout le désagrément de l'affaire. »

Après avoir tracé ces mots, la jeune institutrice ferma son journal, qu'elle mit ensuite sous clé, dans le tiroir de sa petite table.

Et ne vous hâtez point, madame, de jeter la qualification d'étourdie à notre fine mouche. Chacun a ses vues, ses réserves intimes, son intuition ; notre orpheline avait les siennes. Et, je vous donnerais à deviner en mille où elle allait rencontrer ce diamant brut à polir dont il est fait mention dans les lignes que nous venons de lire.

(A suivre)

On dzudzo dè pé qu'eïn a fé de 'na balla.

Vaitsé z'eïn 'na tota galéza qu'est arrevâte à noutron dzudzo dè pé. Attiutâ la vâi :

L'assesseu, noutron vesin, avâi lè maitrès. Son valet sè volliâvè mariâ, et dévessâi fêrè rebliantsi onna tsambra po sa balla-felhie qu'êtâi dè bouna maison et que dévessâi arrevâ avoué on bio trossé. Po ceïn, l'avâi faillu preparâ lo pâilo d'amont et lè gypiers étiont perquie po tot ceïn mettrè ein état. Ora, vo sèdè bin coumeint ceïn va quand on a lè maitrès : tot est à betetiù deïn la maison, on ne sè pânè pas lè pi, tsacon vint, tsacon va, tot est àovai et on ne fâ mémameint pas atteinchon quand lè dzeins que passent eintront dedein po vairè.

Adon lo dzudzo dè pé, que passâvè per hazâ pè lo veladzo, sè peinsâ d'allâ derè atsivo à l'assesseu, et l'eintrè tot drâi deïn la maison. L'assesseu étâi deïn lo courti, pè derrâi, que fochérâvè po on carreau dè salarda et lo dzudzo que ne sè geinâvè pas tsi se n'ami et collègue, eintrè sein tapâ et àovrè la porta dâo pâilo ein dèmandeint : lâi a-te cauqon ? C'êtâi lo moeint iô lè gypiers étiont z'u fêrè lè diz'hâorès à la pinta. Quand lo dzudzo l'eut àovai la porta, on gaillâ qu'avâi appoyi on étsila contrè lo mouret et qu'êtâi ein trein dè dépeindrè lo relodzo, fe : Eh ! te possiblo ! clia tsan-cra d'étsila n'est pas solida et mè va fêrè veni avau avoué tot lo comerce !

— Atteindè, atteindè ! lâi fâ lo dzudzo, que tracè po teni l'étsila tandi que l'autro décheind avoué lo relodzo et que s'eïn va ein lo remacheint.

Après ceïn, lo dzudzo finit pè trovâ

l'assesseu que pousè sa bessa et la trein avoué quiet mettâi la drudze, et que va, coumeint bin vo peinsâ, trairè 'na gotta ào bossaton, et après onna demi hâoretta, lo dzudzo retracivè contrè l'hotò.

Déval lo né, lo dzudzo qu'êtâi ein trein dè gouvernâ, vâi arrevâ tsi li l'assesseu qu'avâi l'ai tot capot.

— Ai-vo oquie que ne va pas ? lâi fâ lo dzudzo, quand lo vâi dinsè fêrè la potta.

— N'eïn z'u dâi voleu, et vigno portâ plieinte.

— Sèdè-vo quoui l'est ?

— Na. Y'é bio z'u dèmandâ à mon mondo et âi gypiers ; nion n'a rein apégu. On m'a bin de qu'on avâi vu roudâ on chenapan pè lo veladzo ; mà nion ne sâ rein.

— Ah bin, ye vé coumeinci on en-quiète ; que vo z'a-t-on robâ ?

— On m'a robâ on relodzo, on bio relodzo que m'a pardié cotâ bon.

Ma fâi lo dzudzo, quand l'otâ ceïn, coumeincâ à sè grattâ pè derrâi l'orolhie et fe à l'assesseu : Eh, mon pourro assesseu, y'eïn é fé quie de 'na tota balla ! L'est mè qu'é tenu l'étsila tandi que voutron lâro robâvè lo relodzo ; y'é cru que l'êtâi voutron vòlet que lo volliâvè remoâ po que lè maitrès pouessont travailli, et coumeint lo gaillâ risquâvè dè veni avau, lâi é bailli on coup dè man. T'einlè-vâi pè po onna tsaravouta !...

Vo peinsâ lo resto. Bon grâ, mau grâ, l'assesseu a du reteri sa plieinte, kâ lo dzudzo ne poivè diéro fêrè n'en-quiète, vu que, sein lo volliâi, binsu, l'avâi li-mémo âidi ào voleu.

EXPOSITION AVICOLE. —

Nous venons d'en faire le tour. L'arrangement est des mieux entendus, simple et gracieux. La partie occidentale de la promenade du Casino, transformée en parterre, où des bordures de fleurs, des massifs de rosiers, de petits conifères, de beaux palmiers et autres plantes d'ornement, fait, en entrant, une charmante impression.

Puis vient la cantine, coquettement aménagée sous les tilleuls, entourée de verdure, et tenue par M. Cottier, de l'hôtel Bellevue, dont la réputation n'est plus à faire en ce genre d'entreprises. Il suffit de rappeler la manière irréprochable dont il a desservi la cantine de la dernière exposition d'horticulture.

Plus loin, le quartier de la gent plumée, dont les nombreuses variétés de races, de couleurs, de nuances délicates réjouissent les regards, sinon les oreilles.

Tout cela en face d'un superbe pay-

sage. Puisse le beau temps en augmenter l'attrait. — Concert chaque soir dès 8 heures ; les 16 et 19, dès 2 heures après midi.

VEVEY. — Rappelons la publication de la **Fête des Vignerons**, qui aura lieu demain, et attirera sans doute à Vevey des milliers de visiteurs. Nous aurons le plaisir d'y voir le corps des Suisses et ses superbes officiers, que précéderont fifres et tambours. La musique sera également en costume, et les conseillers, sous le tricorné et la cadennette, avec leur canne à pommeau d'argent, nous reporteront pendant quelques heures en plein siècle de Molière. — A 2 heures, départ du cortège.

Solution du problème de samedi : 34 pièces de 20 fr. et 11 de 40, ou 8 de 20 et 32 de 40. — Nous avons reçu 43 réponses justes, et le tirage au sort a donné la prime à M. C. Rieben, à Lausanne.

Problème.

Avec les chiffres 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, sans répéter deux fois le même chiffre, faire le nombre 100.

Prime : 100 cartes de visite.

Boutades.

Entre peintre d'animaux :

— Mon cher, je ne peins plus de bouledogues. Je les faisais si vivants que, lorsque je traversais la rue avec ma toile, j'avais toutes les peines du monde à empêcher les chiens de se jeter dessus.

— Hé ! qu'est-ce que c'est auprès des miens, mon bon ? Les bouledogues que je peins sont si nature que c'est *eusse* qui veulent se jeter sur les *otres*. Aussi, je prends mes précautions, je ne peins plus que des chiens muselés.

Précocité :

Victor est un enfant de six ans très intelligent ; hier, son père lui demande :

— Victor, si l'on te donnait 50 centimes tous les jours, combien cela te ferait-il au bout de la semaine ?

— Trois francs cinquante, répond victorieusement l'enfant.

Le père, charmé de cette réponse, les lui donne à l'instant.

Victor, empochant les trois francs cinquante, murmure en s'en allant :

« Si j'avais su ça, j'aurais dit que ça faisait cinq francs. »

L. MONNET.